



«L'université et le musée doivent renouer le contact»

L'ethnologue Jacques Hainard dirige le Musée d'ethnographie de Genève depuis le mois de février 2006 après avoir conduit celui de Neuchâtel durant vingt-cinq ans

Que peut offrir la Suisse romande en matière d'enseignement de la muséologie?

► Jacques Hainard: Il existe une formation théorique et pratique proposée chaque année aux conservateurs et organisée par l'Association des musées suisses et le Conseil international des musées. L'Université de Lausanne a lancé un cours de formation en muséologie, mais il n'a pas eu lieu cette année (2005-2006) par manque d'inscriptions. A Neuchâtel se met en place une maîtrise universitaire en muséologie. Et je donne dans cette même université un cours d'ethnomuséographie à raison de deux heures par semaine depuis vingt-cinq ans et jusqu'à la fin de cette année académique. Cela me permet d'enseigner l'histoire des musées et des collections, d'évoquer la problématique des institutions muséales et de transmettre des rudiments d'«expographie», soit l'art de mettre en scène des objets. A Genève, il existe un diplôme d'études supérieures spécialisées en histoire de l'art (muséologie et conservation du patrimoine).

Somme toute, ce n'est pas grand-chose...

► En effet. On peut souhaiter que cet enseignement se renforce. Car il devient toujours plus complexe de diriger un musée. Il faut disposer de compétences scientifiques, organisationnelles, administratives, diplomatiques, commerciales, savoir rechercher des fonds, etc. Et, finalement, il faut franchir le pas vers le grand public, vulgariser le savoir que contient un musée pour le rendre accessible au plus grand nombre. Et cela s'apprend. Nous devons enseigner à ceux qui s'occupent des musées les règles élémentaires de la mise en scène des objets, de la construction scénographique d'une exposition. Si le musée était un dictionnaire, les pièces qu'il contient représenteraient les mots et le travail des concepteurs serait de maîtriser la syntaxe afin d'écrire une histoire intelligible pour le public. On ne peut plus simplement juxtaposer les objets comme cela se faisait autrefois, lorsqu'on estimait qu'il fallait tout montrer.

Cette vision du musée a-t-elle totalement disparu?

► Non. Les prémices de cette nouvelle conception de la muséologie remontent aux années 1950, mais elle n'a pas encore fini de se répandre. On rencontre encore souvent des difficultés à convaincre de la nécessité de construire un propos cohérent dans le montage d'une exposition. Il existe une prédilection à présenter les pièces les unes à côtés des autres.

A quoi devrait ressembler un musée aujourd'hui?

► Un musée, dans l'idéal, devrait présenter trois types d'expositions. La première serait une exposition de référence qui raconte l'histoire de l'institution et qui exhibe ses pièces précieuses et emblématiques. La deuxième, temporaire, se développerait autour d'un thème, comme cela se fait déjà. La troisième, elle, serait ponctuelle. Il s'agirait de réagir très vite à un sujet d'actualité (la grippe aviaire, les caricatures de Mahomet...), de monter en quelques jours une petite exposition en lien avec l'affaire et d'organiser une conférence ou un débat public. Pour cela, il faudrait disposer d'une équipe compétente et, surtout, d'un réseau d'experts (les autres musées, les Conservatoire et Jardin botaniques, les chercheurs à l'université) prêts à intervenir à la demande dans un délai très court. C'est le rôle du musée que de fournir des repères culturels, de faire comprendre pourquoi nous portons un certain regard sur un certain sujet à un certain moment.

Quelles sont les relations entre le Musée d'ethnographie et l'Université de Genève?

► Elles sont actuellement au point mort. C'est dommage, car il existait des liens privilégiés avec le Département d'anthropologie, notamment, et les autres sciences naturelles. En d'autres termes, tout est à faire. Les deux institutions ont tout à gagner en rétablissant le contact. Du point de vue de l'enseignement, bien sûr, mais aussi, depuis la signature des Accords de Bologne, pour répondre à la demande croissante de places de stage de la part d'étudiants à la recherche de crédits. Tous les musées devraient d'ailleurs se repenser pour répondre à ces nouvelles exigences.

Propos recueillis par Anton Vos